

Yann Queffélec

L'homme de ma vie

éditions Guérin
CHAMONIX

© Éditions Guérin – Chamonix, 2015.

Les éditions Guérin sont une société
du groupe Paulsen Media.
www.editionsguerin.com

Yann Queffélec

L'homme de ma vie

Extrait numérique

éditions Guérin
CHAMONIX

*Le rêve est de la pensée qui a bu,
et qui est partie dans la nuit.*

(Papa, seize ans,
lycée Louis-le-Grand,
classe de philosophie)

Tac au tac

FIN JUIN 1956, l'année du stylo volé dans les chaussettes, l'année de la *Mille-Pattes*, j'obtins le grand prix d'encouragement réservé au cancre phénomène de la classe. On me remit sous les huées *Les Mémoires d'un âne*, l'œuvre majeure de la Comtesse de Ségur (née Rostopchine), et je ne fus pas qu'à moitié fier de rapporter à la maison un roman gratuit.

– C'est pour toi, dis-je à papa, je te l'offre.

– Non merci, p'tit vieux, tu l'as bien mérité. Tu le liras en Bretagne.

Le lendemain, la tribu Queffélec migrait dans l'Ouest pour ses quartiers d'été. Tout un cousinage s'entassait à bord du Paris-Brest, l'express à vapeur, quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure dans les descentes. Qu'il était beau, mon Paris-Brest. Cinq wagons vert épinard tractés par une locomotive à vapeur SNCF 242A1 avec des roues motrices à rayons. Vingt petits morfals endiablés allaient devoir patienter neuf heures de rang jusqu'au terminus au bord de l'Atlantique. Il nous fallait tout un wagon. Ma tante Denyse, femme prévoyante, accrochait sur

la plateforme un régime de bananes en guise d'en-cas pour tous. Oui, nous pouvions jeter nos peaux par la fenêtre, mais à condition de ne pas gêner les « autres voyageurs », une espèce que des cousins soudés par le goût du danger n'ont pas à connaître. Ma tante Jeanne, la philosophe au long nez dévié, cherchait l'impossible (ce qui est le propre des philosophes) : un compartiment loin des enfants, loin du siècle, à la rigueur occupé par Aristote et Platon, deux compagnons de route qu'elle ne désespérait pas d'épouser outre-tombe, à défaut d'épouser ici-bas son frère aîné qu'elle appelait Ritou. « Elle est sur les roues », disait maman, la voyant s'engouffrer dans ce qu'elle estimait être une oasis de calme à l'extrémité du wagon. Les cousins, eux, macaques surexcités volant d'une liane à l'autre, bondissaient de couloir en compartiment.

Papa voyageait en première classe. Il avait charge d'âmes et de pages blanches à noircir en paix. De temps à autre, il venait voir où nous en étions – si nous faisions les fous, si belle mignonne allait bien, si Jeanne, qui boudait sur les roues, ne voulait pas enlever sa gabardine – le risque d'avoir affaire au crachin breton, pour pénétrant qu'il fût, étant à peu près nul dans un train moderne.

Le haut-parleur énuméra les arrêts sous la marquise, le chef de gare siffla le départ du train, le premier vlouf de vapeur retentit. Entre Maine-Montparnasse et Versailles-Chantiers, je lus quelques pages de la

Comtesse. Je découvris un âne fort dégourdi nommé Cadichon. Cadichon rimait avec nichon, la brave bête ! Puis je fus distrait par une occupation moins solitaire. Il s'agissait, avec mes deux cousins Yves, de confectionner un ballon. Si possible un ballon de foot. Si possible un ballon *Hongaria*, la marque des championnats du monde. Mon travail consistait à éplucher les bananes vertes du régime, toutes, et si les vertes ne suffisaient pas on compléterait par les autres. Les deux Yves, mes aînés de deux ans, rivalisaient d'astuce et de belle humeur pour donner forme aux bananes qu'ils pétrissaient à qui mieux mieux sur le couvercle noir du siège en fer à cheval des WC, ceux-là affichés en mode OCCUPÉ tant que le ballon ne donnerait pas satisfaction.

Prétendre que le ballon-banane eut jamais la physiologie d'un ballon *Hongaria* cousu main serait exagéré. Mais on peut dire que la bagatelle de cinquante bananes amalgamées par trois cousins résolus et sportifs imitait sans aucun doute une sorte d'objet roulant. Sauf que notre ballon-banane ne roulait pas – il s'écrasait. Nous en mangeâmes un bon morceau, puis l'un des deux Yves observa que cette histoire allait nous attirer de sérieux ennuis. Nous pouvions évidemment nous débarrasser du ballon sur la voie ferrée, rien qu'en soulevant le couvercle du fer à cheval. Jamais à court d'idées lumineuses, nous optâmes pour un adieu plus créatif. D'abord on fit part à trois. Chacun eut son ballon-banane à lui. Ensuite, ma tante ayant permis de jeter les peaux par les fenêtres – ce que je n'avais

pas manqué de faire –, eh bien serment fut prêté par trois conjurés de ne jamais révéler à personne, fût-ce en danger de mort, le plan génial qui leur mit l'esprit sens dessus dessous.

En avant. Nous allons dans le couloir à la fenêtre. Quelle chance : personne en vue, aucune maman ni papa. Nous baissions la vitre. Un train sympathique finit par rouler à notre hauteur. Nous voyons de tout près les voyageurs du train d'en face, garçons, filles, parents, des voyageurs comme tous les voyageurs de tous les trains du monde, comme si des millions de sosies se croisaient sur les rails en se prenant pour des inconnus. Nous leur sourions, ils nous sourient : nous leur tirons la langue, ils font pareil. Leur train faisant mine d'accélérer, nous jouons à celui des trois cousins qui réussira le premier à toucher un voyageur avec son ballon-banane. Nous lançons nos projectiles, chacun à son tour, mais hélas une accélération chargée d'escarbilles nous laisse dans l'ignorance du résultat espéré, et le train des sosies disparaît à grand bruit.

Brisés par l'émotion, nous rejoignons nos mamans respectives dans leurs compartiments. Je n'ai pas lu trois mots de la Comtesse que je vois s'avancer, titubant dans le couloir, un énorme goéland mazouté. C'est ma tante Jeanne dégoulinant d'une espèce de purée vert-jaune, la gabardine en bataille, les bras en avant. Maman va voir ce qui se passe : « Oh, je ne veux pas le savoir, dit ma tante à travers un masque de coulis grumeleux, je ne comprends rien. » Elle prenait l'air à la fenêtre, un

train était passé, on lui avait fait des sourires et voilà qu'il était arrivé « ça ». Si toute la personne de ma tante n'avait pas senti la banane fraîche, peut-être aurions-nous pu mettre en cause le train d'en face, les deux Yves et moi. Et nous en tirer au bénéfice du doute. Mais la disparition du régime et l'exhalaison désignaient les criminels. Et papa fut appelé par la philosophe pour enseigner la sagesse aux trois piètres footballeurs encrassés de banane eux aussi. Ainsi commença pour moi l'été 56. Par une fessée dans un compartiment de première classe. Expliquez-moi, s'il vous plaît, ce qu'il en est de la physique du rebond des fruits sur deux trains dont l'un dépasse l'autre...

Nous passions les vacances à l'Aber-Ildut, trois mois d'éternité dans une grande maison blanche reliée à l'océan par un majestueux escalier de granit jeté entre grève et jardin. J'étais assis sur le quatrième degré, flexos blancs aux pieds, mon voilier sans voile sur les genoux, quand papa fut derrière moi, respirant fort.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Moi ?

Qu'est-ce que je fais là. Moi. Rien. Moi ne fais rien. Moi rêve. Moi suis là, c'est tout. Moi regarde monter la mer. Moi content. Et moi content quand elle redescend. Si je réponds à papa : « Moi content », il m'en cuira. Dès qu'il m'aperçoit, il estime que ma place est ailleurs. Normal, je me suis trompé de famille.

– Viens, nous allons nous baigner à Mazout.

Moi, me baigner avec papa. Moi seul avec papa dans la mer. À Mazout.

Moi.

Papa.

Je sais nager depuis hier. Je n'ai plus besoin de maman pour me tenir par l'élastique de mon maillot de bain. Papa ne m'a encore jamais vu nager. Je vais l'épater.

Papa, chemisette blanche, pantalon blanc, sa tenue d'espion anglais, dit maman, me prend sur ses épaules et je respire à pleins poumons l'odeur de sa chevelure, aussi délectable que le vent marin sur la dune. Quand m'a-t-il déjà juché en haut du mètre quatre-vingt-trois, sa nuque entre mes cuisses ? Aucun souvenir. Kodak, s'il vous plaît.

– Tu es trop lourd, descends.

Nous y allons à pied sous le crachin, à Mazout, une grève à trois kilomètres de là. Mazout, quel nom ! Je n'ai jamais su pourquoi une portion du littoral entre Garch'in et Penfoul – deux toponymes bien frappés en *brézhouneq* – s'appelait Mazout. S'il s'agit d'un nom breton, c'est raté. S'il s'agit d'un nom français, il a tort de s'intéresser au cargo poubelle venu dégazer un jour dans les parages.

Je suis fier. Je marche avec papa. Il me donne la main. Je suis le fils d'un marcheur qui n'a pas le permis, pas d'auto, et qui fera tôt ou tard un grand feu de toutes les *Peugeot, Simca, Ford, Hotchkiss* de mes oncles et tantes, et aussi les *Dyna Panhard*, dès qu'il aura une minute à lui pour se procurer un bidon d'essence.

Il marche vite, je dois trotter pour le suivre. Le premier kilomètre, ça va. Nous arrivons à Porzmeur et je commence à fatiguer, un peu seul et perdu sur ses talons. Il m'a lâché la main. Que se passerait-il si je tombais d'épuisement ? Est-ce qu'il irait se baigner sans moi ? De temps en temps, il se retourne et dit : « Qu'est-ce que tu fabriques ? À ton âge, j'y allais au pas de course, à Mazout. » C'est exactement ce que je suis en train de faire, non ? Il ne sait même pas l'âge que j'ai, quel jour je suis né. Moi, je sais qu'il a quarante-sept ans et qu'il est du 13 janvier 1910. Au 12, je dis qu'il en a trente-sept. Et l'an prochain, je dirai qu'il en a trente-sept. Trente-sept ans est un âge qui lui va bien. C'est vieux, mais ça va. Je ne veux pas qu'il soit mort. L'autre jour, j'ai vu une chouette inanimée sur des pétales de camélia dans le jardin. J'ai imaginé papa gisant les yeux fermés sur des pétales de camélia. J'ai passé la nuit à pleurer, à me lever pour m'assurer qu'il ronflait.

Je n'en peux plus. Nous arrivons à la grève par le sentier du douanier. Il pleut serré, la mer n'est pas belle à voir, toute grise, avec les moustaches d'un courant sinistre rebiquant au loin sur une balise de fer noir qui mugit ses promesses de mort. Papa disparaît derrière un rocher, reparaît en maillot de bain bleu foncé. J'ai mon slip de bain sur moi, je me déshabille et le vent d'ouest s'abat sur mes épaules de freluquet.

Papa marche vers l'eau. Il cherche le bon endroit pour entrer dans la mer, une éclaircie de sable au milieu

des goémons. Il y va les bras en croix, il ne ralentit pas, il nage en direction d'une barque noire à chiffres blancs. Personne, aucun bruit si ce n'est le froissement des nappes de goémon soulevées par la respiration du ressac. Si ce n'est le souffle court de la bouée qui pleure les bateaux disloqués sur les récifs.

Je fais trois pas dans la mer, j'ai mal, je grelotte. Encore trois pas sur les galets glissants, l'eau m'arrive aux tibias, au nombril, au sternum. Je m'arrête, le froid m'aveugle. Je sais nager, je sais nager, depuis hier je sais nager, je veux que papa me voie nager, je veux nager jusqu'à la barque noire où il m'attend suspendu à la chaîne d'ancre, j'en ai les larmes aux yeux. Eh bien tant pis, il me verra une autre fois, je reviens sur mes pas, je sors de l'eau. Je m'assieds frissonnant sur les galets en contrebass des bruyères, écoutant chantonner les minuscules vaguelettes de la baie, seuls témoins de ma détresse.

Papa fond sur moi, ruisselant, soufflant, furieux, sa mèche blonde collée en travers du front.

– Plonge-toi !

– J'ai froid.

– Si tu ne te plonges pas, tu ne seras jamais qu'un raté !

J'y vais, je nage enfin, je brasse l'eau, je compte mes brasses avec soin. J'arrive à dix, à douze. Est-ce qu'il me regarde au moins ? Je perds pied : « J'ai perdu pied, papa, regarde ! » Tu parles ! Il est remonté sur la grève, il m'a oublié. Il fait ses moulinets de gymnaste suédois, sautille sur place en levant haut les genoux,

en expirant avec bruit, ouvre grand les bras au dieu océan épars sur la houle.

Je sors à mon tour, je fais comme lui, les bras, les jambes, la respiration, je pianote en l'air, cherchant à saisir au vol les gouttelettes du crachin. Je suis un Henri Queffélec miniature, prêt à lui voler son mètre quatre-vingt-trois comme j'ai déjà volé son stylo, ses chaussettes, à parler des langues disparues, à jouer du piano, toujours en quête du pas suivant, du mot suivant, avec des personnages à mes trousses. Tu peux tempêter, papa, me brûler au feu de tes yeux bleus, un jour je deviendrai toi : toi et personne d'autre, et surtout pas moi.

Nous nous rhabillons. Nos deux maillots détrempés sont roulés ensemble dans la serviette éponge à tordre.

- Depuis quand sais-tu nager ?
- Depuis longtemps.
- C'est ta maman qui t'a appris ?
- J'ai appris tout seul.

Retour par la route goudronnée, cette fois, un raccourci. Papa vole devant mes pas exténués. Il chantonne un tube à lui qui mériterait des tomates : *À la vanille pour les petites filles, au citron pour les garçons, au chocolat pour les gentils papas*. Les gentils papas, c'est ça ! Et les mamans, alors ? À quoi, les mamans ? Il se retourne et dit : « Tu entends la corne de brume ? Le chenal du Four, p'tit vieux. » L'ancien prof se met à dégoïser un couplet à rallonges sur le chenal le plus avancé d'Europe, une voie maritime empruntée par les vaisseaux de guerre

anglais, français, après que François I^{er} eut choisi la rade de Brest pour havre royal de la flotte, blabla... militaire du, blablabla... royaume...

Il pleut serré, venteux, Papa dit qu'il va nous falloir continuer au pas de gymnastique, c'est-à-dire en courant (ne comptez pas sur lui pour dire *footing*). « Il reste deux kilomètres à peine, tu risques d'attraper mal. » Il démarre au petit trot et j'ai l'impression de m'essouffler en vain derrière une girafe. Je galope à cracher mes poumons pour maintenir l'intervalle entre nous, je n'y arrive pas, j'ai envie de pleurer. J'enlève mes flexos, la route est tiède.

Arrivé à l'Aber, pas plus éprouvé que ça, papa s'accoude au muret devant la marée haute. Il se repeigne avec soin, tapote ses mèches recoiffées, hoche la tête avec satisfaction. Je le rejoins, lessivé, heureux comme jamais. J'ai tenu les deux kilomètres sans m'arrêter, sauf une petite fois pour me déchausser. J'ai fait mon entrée au port en courant d'un air triomphal sous la pluie qui vient à l'instant même de cesser, les oiseaux chantent sur les fils télégraphiques. Les plus jolies filles de l'Aber m'épiaient derrière les rideaux. Et demain elles rougiront à ma vue.

– Remets tes flexos, p'tit vieux. Tu t'essuieras bien les pieds avant d'entrer à la maison. Et tu suspendras nos maillots sur le grillage.

C'est drôle, je m'attendais à un compliment. Rien, pas le moindre sourire ou clin d'œil signifiant : « Bravo, fiston, tu m'as épaté. » Un dernier regard pour approu-

ver le majestueux spectacle de la marée haute et papa tourne les talons. Je cours après lui, j'attrape sa main. C'est maintenant que j'ai besoin d'être son fils, maintenant. Il baisse les yeux sur moi, sourcils froncés. Que lui dis-je alors, le feu aux joues, avec la naïve brusquerie du gamin qui croit pouvoir manipuler comme un vieux doudou le cœur d'un homme aussi méfiant ? Alors, je lui dis quoi ?...

Ah, si maman pouvait me chuchoter à l'oreille une sage, une lumineuse idée. Bien conseillé, je m'épargnerais le pénible épisode où je vais à présent m'engouffrer tête baissée.

– Tu as vu, papa ? J'ai bien couru ?

Même pas : j'ai bien nagé, non, même pas : j'ai bien marché, je suis fort, et si tu m'avais dit : porte-moi sur ton dos je t'aurais porté en courant jusqu'à la maison. Même pas tout ça pour lui prouver que je ne me suis pas trompé de papa, et lui pas trompé de fils.

Il répond du tac au tac, l'air indigné :

– Bien couru ? Ton frère aurait couru plus vite que toi.

Il me sourit, découvrant ses dents mal rangées qu'il ne montre jamais.

– Et il aurait mieux nagé, tu ne sais pas nager.

Table des matières

Avant-propos	11
--------------------	----

Première partie – C

1. Kodak.....	15
2. En famille	25
3. À table.....	31
4. Cékouassa.....	37
5. Ça marche	43
6. Tac au tac.....	53
7. Matriochka	65
8. Trahison à Athènes.....	71
9. Femme en blanc	77
10. Papa au Congo.....	91
11. Quo Vadis.....	99
12. Albatros.....	111
13. Aparté	123
14. Ego.....	127
15. Mon père, ce géant.....	131
16. Olga	139
17. Pierre noire.....	143

Seconde partie – V

18. Retour au 52	155
19. Cap Nord.....	163
20. À vendre	175
21. J	181
22. Le tournant du second.....	185
23. Sire le Roi.....	195
24. Sous-bock.....	203
25. Noir sur blanc.....	213
26. La mer, c'est moi	227
27. Je reviens d'Arabie	241
28. <i>Good-bye</i> Pa.....	249
29. Poirier	255
30. Traversée.....	257
Curriculum vitae.....	267

L'homme de ma vie

- « Papa ?... Tu ne vas pas y croire, papa.
– Je sais, la femme de ménage m'a prévenu.
– Je viens d'acheter un poisson rouge.
– ...
– En fait, papa, c'est moi qui ai le prix Goncourt cette année.
– J'ai du boulot, p'tit vieux, raccroche.
– C'est pas vrai pour le poisson.
– ...
– C'est juste vrai pour le Goncourt.
– La femme de ménage m'a...
– ... t'a prévenu, ça va !

Et, soudain, j'en ai marre de cette ombre confinée toute grouillante d'acariens à tête de mort, du souffle de papa, du souvenir de maman, je n'ai pas assez de mots pour m'excuser du temps que je lui fais perdre, à mon père, avec tout ça, avec moi, ma vie, au revoir papa, désolé, pardon, merci...

Et ce fut la première et la dernière fois où, sans même raccrocher, pris d'une rage de perdition, je mis en pièces le téléphone encrassé d'une cabine publique comme s'il y allait de ma vie.

Le Goncourt ! J'étais lauréat du Goncourt ! La honte ! Il ne me le pardonnerait jamais... »

Dans ce récit drôle et bouleversant, l'auteur des *Noces barbares* – prix Goncourt 1985 – met à nu les secrets et les joies d'une enfance tourmentée, brossant le portrait d'un père qu'il aimait, redoutait, défiait – l'écrivain Henri Queffélec, l'homme de sa vie.



19,50 € TTC

www.editionsguerin.com